

LA PENSÉE SOUFIE

D'après l'enseignement de

HAZRAT INAYAT

EDITORIAL

Il y a des termes dont la signification est devenue si aberrante qu'on hésite à les employer. Ainsi du mot mysticisme: le mot même est irritant pour un esprit positif par tout ce qu'il suggère de sentimentalité vague, d'exaltation incontrôlée, voire de religiosité suspecte. Pour beaucoup, il confine à l'hystérie, ou même à l'aliénation mentale: les psychiatres n'ont-ils pas décrit des délires mystiques?

C'est la dégénérescence du mysticisme véritable (en Occident du moins) qui a amené peu à peu la suspicion des gens intelligents, puis des autres. L'ignorance progressive des sphères religieuses, en décorant n'importe quelle manifestation extérieure de piété de l'étiquette mystique pour peu qu'elle lui parût sortir du tran-tran des petites piétés quotidiennes, a fait également beaucoup de mal à ce mot.

Il serait d'ailleurs vain de nier qu'aussi bien parmi les Soufis cette forme de mysticisme dégénéré n'existe pas. Les séances de " dzikr " dans certaines confréries, notamment en Afrique du Nord où les fidèles s'agitent frénétiquement au nom d'Allah méritent très probablement l'épithète d'hystérie collective qui leur a été infligée par des observateurs étrangers. De telles séances, si elles épuisent les corps et purgent momentanément quelques pulsions morbides, ne vont pas sans exalter la bigoterie et le fanatisme.

Tous ces faits regrettables font oublier que derrière les oripeaux misérables des imitations impossibles à empêcher, le mysticisme existe et que ce mot, dans son sens primitif, étymologique et vrai signifie tout autre chose.

Mystique est celui qui prend conscience d'une certaine vérité qui lui était jusque là cachée, non parce qu'elle était secrète, mais simplement parce qu'il n'avait pas appris à la voir. La trame mouvante des phénomènes, ce flux incessant dont notre corps, et ce " moi " qui y est attaché, font partie, nous semble d'habitude couvrir tout le champ de notre vision physique et mentale. Il nous semble qu'il n'y ait rien d'autre que ce que nous nommons l'Univers. Il nous semble que tout ce qu'il y a à connaître se résume dans la totalité des phénomènes du monde physique et des autres mondes que nous pouvons percevoir à l'état de veille ou de sommeil.

Mystique est donc celui qui se demande: " mais qu'y a-t-il de l'autre côté du décor? Y a-t-il quelque chose ou n'y a-t-il rien? Et s'il n'y a rien qu'est donc ce Rien, ce Néant dont les gens se débarrassent derrière un mot, dont ils ont peur, comme si ce rien, ce néant, devaient les dévorer s'ils le regardent? Il me semble au contraire qu'il importe plus que tout de le connaître". Telle est l'attitude du mystique. C'est par nature un explorateur d'Interdit.

A partir de là comment procède-t-il? Il découvre et développe le procédé de l'absorption: il laisse absorber sa conscience dans ce qu'il contemple ayant déposé toute crainte à la porte. S'il contemple l'Espace, il devient espace, s'il contemple l'Eternité, il devient éternité, s'il contemple le Rien, il se perd dans l'Océan du Silence, s'il contemple les Qualités divines, il devient divin. C'est de cette façon qu'il arrive à connaître l'envers du décor de l'univers et par chance, peut-être, l'envers de son propre être. Qu'y gagne-t-il? Hazrat Inayat nous le dit: La tragédie de la vie étant la limitation il y a tout intérêt à perdre la limitation. Trouve-t-il Dieu? Mais qu'appelons-nous Dieu? Le Dieu que trouve le mystique, quelle commune mesure a-t-il avec le Dieu de nos indigentes imaginations?

Ainsi le mystique, dans sa contemplation, se perd complètement lui-même de vue. Ayant l'apparence d'une personnalité humaine, il peut à certains moments devenir tout autre chose. C'est pourquoi, nous avertit Hazrat Inayat, le mystique est un être incompréhensible aux gens ordinaires.

On dira que le jeu joué par le mystique dans sa recherche est un jeu dangereux, parfois une partie de cache-cache avec la mort. Certes. Mais le mysticisme n'est pas une profession, ni une entreprise délibérée qu'on puisse conseiller à toute personne inclinée à la spiritualité. C'est un état, un don. Le mystique représente, si l'on veut, une sorte d'acrobate spirituel qui pousse ses possibilités à leurs extrêmes limites. Les procédés qu'il découvre et les voies qu'il trace et enfin la vision qu'il rapporte permettent ensuite aux autres d'avancer. Quant aux plus grands mystiques, les Prophètes et ceux qu'on appelle les Incarnations Divines, c'est par leur intermédiaire que l'humanité a pu chaque fois, faire un pas en avant.

Cet énorme bouleversement que nous voyons aujourd'hui dans tous les domaines, ce bouillonnement qui ébranle toutes les traditions, toutes les morales, cette inquiétude profonde qui travaille tous ceux qui pensent et qui se sentent responsables, ne nous donne pas, quoi qu'on en pense, l'image d'une pure et simple décadence. Derrière cette apparence il y a une forte impulsion qui secoue certes les vieux cadres, les institutions qui ont fait leur temps, les traditions que l'esprit

a fini par quitter, laissant la lettre; une impulsion qui donne d'abord vigueur aux côtés peu favorables de l'humanité en général: c'est l'écume qui sort en premier; mais impulsion qui est quand même une singulière promesse et qui nous vient d'une pléiade de mystiques de première grandeur. Car cette époque soi-disant matérialiste a vu - grâce unique - se renouveler un courant spirituel extrêmement puissant (et l'on pourrait dire qu'il chemine, comme le soleil d'Orient en Occident). C'est ce que Hazrat Inayat appelle le Message.

Nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs pour ce quarante deuxième numéro, deux articles.

Le premier est du Maître lui-même, intitulé précisément: le Coeur Mystique. On pourrait dire qu'il décrit la façon dont le mystique considère la vie du sentiment, non pas comme un phénomène à expérimenter ou à observer de loin, tel l'ascète qui cherche sciemment à s'en détacher, mais comme un passage pour aller à Dieu. C'est un trait marquant de l'enseignement Inayatien qu'il n'enseigne pas le détachement comme un principe. C'est un enseignement foncièrement optimiste: la vie sociale elle-même nous mène au But si vous savez comment la prendre.

Le second est de notre collaborateur Michel Guillaume qui a parfois signé des articles au hasard des parutions. Il nous livre aujourd'hui "Quelques réflexions sur l'intelligence de la main, de la tête et du coeur". Il est évident que la pensée de l'auteur est imprégnée de l'enseignement Soufi et que la façon dont il considère son sujet ne doit pas grand chose aux manuels de psychologie actuellement en vigueur. Nous pensons donc que, ne serait-ce que pour cette raison, ces quelques "réflexions" pourront intéresser nos lecteurs.

LE COEUR MYSTIQUE

par

Hazrat Inayat

Lorsqu'on demande: "Qu'est-ce que le coeur? Où est le coeur?" on répond généralement que le coeur est dans la poitrine. C'est vrai; il y a dans la poitrine de l'homme un centre nerveux si sensible à nos sentiments qu'on le regarde toujours comme le coeur. Lorsqu'un être ressent une grande joie, c'est dans ce centre qu'il sent quelque chose d'allégé, et par l'allègement de ce centre, son être entier semble léger. Il se sent comme voler. Et si la dépression ou le désespoir se présentent dans sa vie, ils ont un effet sur ce centre. L'homme sent sa gorge étranglée et sa poitrine chargée comme avec un poids lourd.

Mais le coeur ne se limite pas seulement à cela. Pour le comprendre on devrait se représenter un miroir placé devant lui, centré sur lui en sorte que toute chose, tout sentiment se reflète en ce miroir qui est dans l'être physique de l'homme. De même que l'homme est ignorant de son âme, il ne sait pas où est son coeur, pas plus qu'où est le centre où ses sentiments se reflètent. C'est un fait connu de la science que la formation de l'enfant commence du coeur; mais une conception mystique dit que le coeur, commencement de la forme, est aussi le commencement de l'esprit qui fait de l'homme un individu. La profondeur de cet esprit est en réalité ce que nous appelons le coeur. Par là nous comprenons que le coeur est le fond de la plus grande profondeur de l'être humain.

De nos jours les gens attribuent moins d'importance au sentiment et se reposent davantage sur l'intellect. C'est parce que lorsqu'ils rencontrent les deux sortes d'individus l'intellectuel et le sentimental, ils trouvent plus d'équilibre chez l'intellectuel que chez celui qui a beaucoup de sentiment. C'est vrai, sans doute, mais la raison même de ce manque d'équilibre vient de ce qu'il y a chez lui plus grand pouvoir que celui de l'intellect, c'est le pouvoir du sentiment. La terre est fructueuse, mais pas aussi puissante que l'eau. L'intellect est créateur, et pourtant pas aussi puissant que le coeur et le sentiment. En réalité, l'intellectuel se prouvera aussi mal équilibré finalement, s'il n'a en son être nul côté sentimental.

Y a-t-il beaucoup de gens dont on puisse dire: "il m'est sympathique, je l'aime, je l'admire, mais il ferme son coeur"? Celui qui ferme son coeur n'aime jamais complètement les autres, pas plus qu'il ne leur permet de les aimer

tout-à-fait. Par ailleurs, celui qui est uniquement intellectuel devient sceptique avec le temps, incertain, incroyant et destructif puisqu'il n'y a pas chez lui le pouvoir du coeur pour l'équilibrer. Le Soufi considère la dévotion du coeur comme ce qu'il y a de meilleur à cultiver pour la réalisation sprituelle. Beaucoup de gens peuvent ne pas en convenir, mais en fait, celui qui ferme son coeur à son prochain ferme son coeur à Dieu. Jésus-Christ ne disait pas: "Dieu est l'intellect"; Il disait: " Dieu est amour ", donc, si la paix de Dieu peut se trouver quelque part, ce n'est pas plus dans quelque église sur terre que dans le ciel au-dessus, mais dans le coeur de l'homme. L'endroit où l'on est le plus certain de trouver Dieu est dans le coeur aimant d'un homme sympathisant.

Beaucoup de gens croient que, la raison aidant, l'homme agira suivant un certain niveau de morale, mais ce n'est pas la raison qui donne aux êtres la bonté; même s'ils semblent bons et vertueux de par leur raison, ce n'est qu'une construction artificielle. Les prisonniers en cellule peuvent tous être vertueux, mais si la bonté et la vertu naturelles peuvent se trouver quelque part, c'est dans la source du coeur d'où s'élève la vie et chaque goutte de cette fontaine est une vertu vivante. Cela prouve que la bonté n'est pas l'oeuvre de l'homme, c'est son être même; s'il manque de bonté, ce n'est pas par manque d'éducation, bien que l'éducation soit souvent des plus désirable, mais parce qu'il n'a pas encore trouvé son véritable moi. La bonté est naturelle, car un être normal est nécessairement bon. Pour vivre une vie de bonté, de droiture, nul n'a besoin d'enseignement. Si l'amour est la torche qui éclaire son chemin il montrera ce que signifient l'équité, la parole d'honneur, la charité du coeur et la vertu. Ne voyons-nous pas quelquefois un jeune homme, avec toutes ses tendances turbulentes, trouver soudain une jeune fille qu'il commence à aimer, puis quand il l'aime réellement il présente un changement dans sa vie? Il devient aimable, car il doit s'y entraîner pour l'amour d'elle; il ne fait plus nombre de choses qu'il n'aurait jamais voulu rejeter auparavant. C'est ainsi qu'où se trouve l'amour, le pardon n'est pas très difficile. Si, même après l'avoir offensée nombre de fois, un enfant vient vers sa mère et lui demande pardon, le coeur de la mère pardonne sans prendre un moment. Le pardon était là, dans l'attente de se manifester. On ne peut se défendre d'être bon quand le sentiment est là. Celui dont le sentiment va vers autrui voit quand celui-ci a besoin de son sentiment et il fait vibrer une note de sympathie en tous ceux qu'il rencontre, trouvant le point de contact en chaque âme parce qu'il possède l'amour.

Il y a des gens qui disent: " Mais n'est-ce pas manque de sagesse que donner à tout le monde une affection sans res-

triction puisqu'en général les gens sont si peu dignes de confiance" ? Mais si quelqu'un est bon et tendre, cette bonté doit devenir manifeste à tout le monde et les portes du coeur ne seront fermées à personne. Jésus-Christ nous enseignait non seulement à aimer nos amis, mais il allait jusqu'à dire que nous devons aimer nos ennemis; le Soufi suit le même chemin. Il considère la charité de coeur envers son prochain comme étant son amour pour Dieu; en montrant de l'amour à tous il sent qu'il donne son amour à Dieu. Ici, le Soufi et le Yogi diffèrent. Le Yogi ne manque pas d'amour, mais il dit: "Je vous aime tous, mais je préfère m'éloigner de vous, car vos âmes tâtonnent toujours dans l'ombre et mon âme est dans la lumière. Votre amitié blesserait mon âme; j'aime donc mieux m'éloigner et vous aimer de loin". Le Soufi dit: "C'est une épreuve, mais je serai éprouvé. J'assumerai mes devoirs journaliers à mesure qu'ils se présentent". Bien qu'il sache le peu d'importance des choses de ce monde et ne les surestime pas, il se charge de ses responsabilités envers ceux qui l'aiment, ont de la sympathie pour lui, dépendent de lui, le suivent; il essaye de trouver la meilleure façon de s'accorder avec ceux qui ne l'aiment pas et le dédaignent. Il vit dans le monde et pourtant n'est pas du monde. Le Soufi considère de cette façon que le principe essentiel dans l'accomplissement du but de sa vie, c'est d'aimer l'homme.

Ceux qui aiment leurs ennemis et pourtant manquent de patience, sont comparables à une lanterne qui brûlerait avec peu d'huile. Elle ne peut rester allumée; à la fin, la flamme s'éteint. Dans le chemin de l'amour, l'huile est patience d'autre part, elle est effacement et sacrifice de soi du commencement à la fin.

Certains disent; j'ai chèrement aimé une fois, mais j'ai été trop désappointé. C'est comme si un homme venait à dire: "J'ai creusé la terre, mais quand la boue est venue, j'ai été déçu". Il est vrai que la boue vient, mais avec la patience il aurait atteint l'eau un jour. Seule la patience peut endurer. Seule l'endurance produit la grandeur.

L'imitation d'or peut être aussi belle que l'or véritable, l'imitation de diamant aussi brillante que le vrai diamant. La différence se trouve dans l'épreuve d'endurance où l'un s'éteint et l'autre garde son éclat. Pourtant on ne devrait pas comparer l'homme à des objets. L'homme possède en lui quelque chose de divin et il peut le prouver par son endurance dans le chemin de l'amour.

Qui alors devrait-on aimer et comment devrait-on l'aimer? Quel que soit l'objet de son amour, devoir, êtres humains, art, amis, idéal ou ses semblables, l'homme, assurément a ouvert la porte par laquelle il doit passer pour atteindre cet amour qui est Dieu. Le commencement de l'amour est une

excuse; il conduit à cet idéal d'amour qui est Dieu seul. Certains disent qu'ils peuvent aimer Dieu, mais non les êtres humains. Mais c'est comme dire à Dieu; "je T'aime, mais non Ton image". Peut-on haïr les créatures humaines en lesquelles se trouve l'image de Dieu et proclamer pourtant qu'on aime Dieu? Si l'on n'est pas tolérant, pas décidé au sacrifice, peut-on alors proclamer l'amour du Seigneur? La première leçon est l'élargissement du cœur et l'éveil du sentiment intérieur du cœur. Le signe de la sainteté n'est pas dans le pouvoir des mots, ni dans la position élevée qu'elle soit spirituelle ou intellectuelle, ni dans le magnétisme; l'esprit saint s'exprime seulement dans l'amour de toutes les créatures; c'est l'élévation continuelle de l'amour venant de cette fontaine divine dans le cœur de l'homme. Une fois que cette fontaine est ouverte, elle purifie le cœur, le rend transparent pour révéler à la fois le monde extérieur et intérieur. Le cœur devient le véhicule de l'âme pour voir tout ce qui est intérieur et extérieur; l'homme alors communique non seulement avec autrui, mais aussi avec Dieu.

QUELQUES REFLEXIONS
sur

L'intelligence de la main, sur l'intelligence de la tête et
sur l'intelligence du cœur.

par
Michel Guillaume

Si l'on demande aux gens ce qu'ils entendent par l'intelligence, la plupart répondront que l'intelligence est une affaire de cerveau. Ils considèrent comme intelligents ceux qui ont une certaine agilité mentale, alliée à une bonne mémoire, à une perception rapide de la pensée, à une claire distinction de ces concepts qui nous semblent former la trame de notre esprit. Pour eux l'intelligence serait donc brillance et bon état de l'intellect, sans plus. Le monde moderne y prête d'ailleurs grande attention. C'est ainsi que l'Education Nationale, dans notre pays, semble avoir pour unique objet de former des cerveaux et de les bien remplir, et de les remplir au détriment d'autre chose. De l'éducation artistique et de l'éducation du corps, par exemple, l'une complètement traitée en parente pauvre, et l'autre laissée trop souvent au stade rudimentaire du "sport", voire des épreuves de compétition (ce qui n'est réellement profitable qu'aux enfants de type musculaire, sportif, c'est-à-dire à environ dix pour cent d'entre eux dans les grands centres). Ce contre quoi d'ailleurs les élèves des lycées ont instinctivement réagi en organisant entre eux des séances de musique pop' ou de ciné-club, ou en se dirigeant sur des activités physiques plus complètement éducatives comme le judo, par exemple.

Ceci nous suggère que la culture de l'intelligence devrait peut-être aller plus loin que la gymnastique mentale sur les matières du programme, fussent-elles mathématiques modernes ou exégèse de Marcel Proust.

En vérité l'intelligence est à la fois plus diffuse et plus universelle que l'image purement cérébrale que nous nous en sommes formé. C'est pourquoi l'on a intitulé cette étude: l'intelligence de la main, de la tête et du cœur, ces organes étant pris pour exemples et symboles des trois aspects principaux de ce courant d'énergie subtile qu'est l'intelligence. Le premier se manifeste dans le corps physique, le second dans l'aspect mental de notre économie et le troisième a affaire aux domaines plus profondément cachés de l'être humain.

Le premier aspect de l'intelligence est aussi le plus rudimentaire: un animal ne se déplace de façon cohérente que parce qu'il connaît de façon immédiate, à chaque fraction de seconde, la position exacte de chacune des parties de son

corps. Il a la maîtrise de ce qu'on appelle son schéma corporel. Et c'est vrai aussi bien de l'escargot que du guépard lancé à cent à l'heure ou de l'homme qui grimpe à une échelle. Et parmi les hommes il y en a de plus doués que d'autres à ce point de vue. Les peuplades qui vivent le plus près de la nature font aussi le plus de cas de cette forme d'intelligence.

Les mélanésien des Nouvelles Hébrides, considérés comme une des races les plus primitives du monde, avaient encore il y a cinquante ans une coutume d'initiation qui était la suivante: arrivés à l'âge d'homme, les garçons devaient subir une épreuve. On dressait une tour de branchages de dix à douze mètres de haut, de laquelle le candidat devait se précipiter sur le sol dur. S'il se recevait maladroitement, s'assomant ou se cassant quoique ce soit, le sorcier du village, dissimulé au bas de la tour l'achevait aussitôt d'un lancer bien ajusté de casse-tête, comme inapte à la dure vie de la tribu. Celui qui, au contraire en sortait indemne, entrait dans l'âge viril et il était reçu parmi ses pairs: il avait fait preuve de cette adresse instinctive qui est maîtrise du corps, intelligence du corps et qui est des plus nécessaire pour survivre dans ces îles déshéritées. Et ce n'était pas obligatoirement les plus forts en muscles, ni les mieux bâtis, ni les plus sains. Voilà une coutume qui nous paraît horrible, parce que nous n'imaginons pas les conditions de vie précaires de ces îles isolées, au climat malsain, aux ressources des plus faibles.

Mais nos procédés d'élimination des candidats aux diverses études, si elles sont moins cruelles, sont-elles aussi logiques? On fait passer des examens intellectuellement difficiles à des garçons très doués sur le plan de l'intelligence du corps, et ils échouent. Qu'un menuisier doive faire l'effort d'apprendre la technologie du bois, c'est logique et tout le monde le comprend, mais pourquoi le faire échouer parce qu'il n'a pas réussi sa composition française? Et que dire à l'inverse des épreuves de gymnastique imposées aux futurs préparateurs en pharmacie? Ces aberrations font sourire. Pourtant elles illustrent une confusion certaine. D'un côté l'on voudrait couler tout le monde dans le même moule intellectuel, de l'autre on voudrait bien donner au corps ce qui lui convient, mais on ne sait pas comment faire. De toutes façons on a complètement perdu de vue la diversité nécessaire des intelligences et on les confond.

J'en reviens à l'intelligence de la main. On pourrait dire qu'elle est d'abord instinctive. N'est-elle pas basée avant tout sur la maîtrise du schéma corporel, c'est-à-dire sur la facilité de percevoir à tout moment la position dans l'espace de chaque partie du corps et sur celle, complémentaire de calculer au plus juste chaque mouvement, chaque geste? N'est-elle pas basée aussi sur la faculté innée de se représenter l'espace et les choses dans l'espace? Pourtant elle

est susceptible d'apprentissage, de perfectionnement. Même un individu maladroit au départ peut acquérir de l'adresse par la pratique, si un intérêt suffisamment puissant vient soutenir cette pratique. Cependant cela risque de demeurer dans les limites de cet intérêt. On a ainsi connu des pianistes de valeur qui demeureraient incapables de planter un clou.

Il y a aussi une part de l'intelligence du corps qui, sous forme de sensibilité interne, nous renseigne sur l'état de notre organisme physique. Cette sensibilité est peu développée chez la plupart de nos contemporains dont l'énergie et l'attention sont constamment sollicitées à l'extérieur. C'est une grande lacune. Il importerait au contraire de percevoir ce qui est crispé dans le corps afin de pouvoir le relaxer à temps. Ces heurts constants de l'existence, ces immobilités artificielles, ces attitudes antiphysiologiques imposées par certains travaux, ces impressions psychiques trop fortes ou malsaines qui sont notre état quotidien, créent ces crispations en des endroits variés, essentiellement la colonne vertébrale, la racine des membres, les viscères. Crispations génératrices d'abord d'un état de malaise qui retentit dans le psychisme, puis de troubles physiologiques qui peuvent à la longue dégénérer en maladies.

Savoir relaxer à temps ce qui est crispé serait une source d'équilibre pour la vie entière, et ce devrait être une des bases de l'éducation future si une civilisation digne de ce nom sortait du chaos présent. Diverses méthodes peuvent d'ores et déjà prétendre à ce but. Ce qu'on appelle le "Yoga", exercices dérivés du Hatha Yoga à l'usage des occidentaux, mais aussi la méthode Schultz et celle de Vittoz, cette dernière qui cherche en outre de façon plus générale à donner la maîtrise sur tout ce qui dépend du fonctionnement cérébral. Il faudrait seulement pouvoir les enseigner à temps, dès l'âge scolaire, avant le stade d'irréversibilité des dites crispations qui finit par devenir une seconde nature chez certains et en font des valétudinaires définitifs.

L'intelligence de la tête est aujourd'hui la plus prisee comme on l'a déjà dit, du moins dans nos pays de culture occidentale. Cela aboutit à l'exercice exclusif de la faculté d'analyse: le propre de l'intelligence rationnelle est en effet de distinguer, de séparer. Par elle-même, elle n'est pas capable de synthèse. Car, qu'est-ce qu'une synthèse? Le contraire d'une analyse? La juxtaposition pure et simple ou même la reconstitution de parties séparées, un peu comme une Chimie? La faculté de synthèse, c'est beaucoup plus. Elle permet de percevoir le sens d'une fonction générale, elle nous restitue la vision de la vie dans un individu, une collectivité, une oeuvre. Pour prendre un exemple, disséquer un animal

est l'analyser, mais ce n'est pas en remettant simplement ses organes en place qu'on en fera la synthèse, c'est-à-dire qu'on fera ressurgir en lui l'allégresse et la pétulance de la vie.

La vision synthétique de la vie est le propre de l'intelligence du coeur. Elle distingue ce que l'esprit analytique, aussi poussé soit-il, ne saurait voir. On pourrait même dire qu'il y a une sorte d'antipathie entre ces deux aspects de l'intelligence. Les esprits analytiques se méfiant des esprits synthétiques et vice versa. Cela vient de ce qu'il est rare de trouver un esprit suffisamment souple pour passer de l'un à l'autre, la persistance dans l'habitude paraissant la voie normale dans la nature. En outre, l'exercice de l'esprit d'analyse voile pour ainsi dire, l'autre aspect qui reste souvent l'apanage d'esprits moins cultivés. Ainsi voyons-nous parfois des gens très simples porter des jugements prompts et singulièrement justes dans des situations apparemment très compliquées, situations dans lesquelles des gens réputés fort intelligents n'arrivent pas à voir clair, perdus qu'ils sont dans l'intrication de mille détails. C'est que les premiers sentent, pour ainsi dire, où est la vie, la force, l'énergie qui échappe au second. Pour fixer les idées, voici un apologue: en présence d'une ampoule électrique qui n'éclaire pas l'esprit d'analyse dira: cette ampoule a son filament, son étanchéité, ses connections intactes, je l'ai vérifié avec mes instruments, même au microscope; elle doit éclairer. A quoi l'esprit de synthèse répondra: vous vous trompez camarade! ne percevez-vous pas que le courant est trop faible pour faire rougir le filament?

Nous en voyons aujourd'hui l'illustration en biologie, qui est devenue science exclusivement analytique, et où les savants ont tendance à confondre vie et structure. Et c'est vrai qu'elles sont liées. Mais c'est la vie, le courant qui forge une structure pour s'exprimer à l'extérieur. Ainsi, il n'y a pas d'expression de la vie sans une forme, une structure qui lui serve de véhicule et il n'y a pas non plus de structure intacte sans une vie qui l'anime; quand la vie s'en va, la structure s'altère instantanément. A quoi le savant rétorque, irrité: montrez-moi donc cette vie que vous invoquez dans vos raisonnements! Mais on ne peut justement la voir dans un microscope, ni la faire passer dans des instruments de mesure, prisonniers irrémédiablement des structures qu'ils doivent analyser, mesurer pour la montrer à un esprit prisonnier de son habitude d'analyser. On pourrait répondre par la fière parole de Leïli au Sultan qui s'étonnait que des traits aussi ordinaires eussent pu inspirer un tel amour à Majnoun: "pour voir la beauté de Leïli, il faudrait emprunter ses yeux à Majnoun!"

Comment emprunter ses yeux à Majnoun? Comment acquérir

cette vision du coeur qui nous donne celle de l'aspect caché, immatériel ou plutôt énergétique de la vie? Hazrat Inayat nous le dit: en cultivant le repos, la relaxation de l'esprit qui amène la réceptivité. L'état habituel de notre esprit est au mieux celui de l'activité rythmique comparable à un lac où les vagues se suivent régulièrement, et bien souvent aussi il est en état d'activité chaotique comme un lac par mauvais temps. Dans cet état l'eau du lac est impropre à toute réflexion, à toute image nette. Il faut l'apaiser pour qu'elle devienne comme un miroir. C'est seulement dans cet état que nous pourrions percevoir ce qui nous reste autrement caché.

L'intelligence du coeur devient essentielle lorsqu'on cherche à vivre une vie intérieure. Quand l'homme dirige cette forme d'intelligence au-dedans, il est capable de percevoir le courant d'énergie qui le parcourt, qui l'anime, qui maintient son corps et son esprit en vie, qui est sa vie même, qui est lui-même. Par là il commence à avoir une première impression de l'immortalité qui reste autrement un espoir théorique. C'est ce courant que Hazrat Inayat nomme le souffle, lié au corps (et par le corps à la vie extérieure, à la conscience extérieure) par la respiration.

C'est pourquoi les exercices spirituels de tous les temps et de toutes les cultures religieuses ont égard à la respiration. Ils se servent sciemment de la respiration ou ils la modifient par la parole scandée, par les chants, par les mouvements ou les attitudes de la prière ou de la méditation. C'est pour permettre au souffle de reprendre la voie inverse, de l'extérieur vers l'intérieur et de là jusqu'à sa source divine, entraînant avec lui sur une partie du chemin, l'intelligence contemplative qui est intelligence du coeur.

De ces trois formes d'intelligence quelle est la meilleure? Il n'y en a pas une qui soit meilleur que l'autre. Ce qui est souhaitable est de les cultiver toutes les trois et de les maîtriser. En effet, un homme uniquement doué d'intelligence de la main serait un benêt quelles que soient par ailleurs ses qualités professionnelles. Un individu voulant se servir de la seule intelligence du coeur dans les détails de la vie courante commettrait les pires bévues, et l'intellectuel pur, à supposer qu'il existe, serait un être malheureux et borné.

Aussi une véritable éducation devrait tendre à donner à chacun ce qui lui manque le plus en matière d'intelligence, afin que sa vision du monde soit complète. Afin surtout qu'il ne devienne pas l'esclave de la forme d'intelligence qu'il chérit et cultive, bloquant ainsi, ce qui est hélas fréquent, son développement naturel et le privant peut-être de cet accomplissement qui est le but élevé de la vie humaine.

R A S S A S H A S T R A

XV

MONOGAMIE

Toute étude psychologique montre que succès et bonheur dans la vie dépendent de l'unité d'esprit. Si pour se concentrer le mental prend une direction unique, l'unité de vision qui en résulte ne peut manquer de développer l'unité de but. Nombreuses sont les voies conduisant au succès; ce qui est difficile est de ne pas dévier de la voie choisie ou, en d'autres termes, de maintenir l'esprit sur le but choisi. Un seul chemin s'offre à l'homme pour atteindre à la réalisation de l'idéal religieux, de la Divinité, celui de la sincérité et de la droiture dans la conduite de la vie quotidienne.

C'est pourquoi les sages en sont venus à considérer la monogamie comme un idéal non moins sacré que la religion. Dans cet idéal se trouve, en vérité, la loi naturelle de la religion.

Même chez les peuples polygames la monogamie prédomine, car celui qui est lié à plusieurs femmes, par mariage, en préfère une plus particulièrement; ainsi, dans un certain sens, la monogamie est plus naturelle que la polygamie.

Cette tendance se voit aussi, jusqu'à un certain point, chez les oiseaux et les animaux. Ainsi les pigeons appariés restent attachés l'un à l'autre et se partagent également la responsabilité d'élever leurs petits. Les daims et autres animaux herbivores restent toujours fidèles à un seul compagnon et ce n'est qu'après une longue séparation, quand ils ont perdu conscience l'un de l'autre, qu'ils acceptent un deuxième compagnon. Cette loyauté chez les animaux est une source d'intérêt pour l'homme et est en elle-même significative.

Un jour, en Inde, il arriva qu'un chasseur tua un oiseau et regardant celui-ci tomber à terre, il s'aperçut que son compagnon se laissait aussi tomber à sa recherche; s'approchant alors pour ramasser sa proie, il vit que le compagnon gisait mort à son côté. La vue de ce corps étendu sans vie auprès de l'oiseau abattu l'impressionna si fort que plus jamais par la suite il ne chassa. La constance ne manque jamais d'impressionner par sa beauté.

Lorsqu'on le met à l'épreuve, l'or véritable se reconnaît à ses qualités d'endurance. L'or véritable a une grande

permanence et ce que l'être humain appelle divin dans un caractère est ce quelque chose de durable dans sa beauté, et donc différent, distinct et séparé du monde qui, lui, est perpétuellement changeant. La valeur des choses dans la vie dépend de l'importance que l'homme lui donne; en elles-mêmes elles n'en ont aucune. Il est un temps où les jouets sont des trésors et il est un temps où l'enfant qui pleure pour les avoir arrive à l'âge où il les donne. Tout au long de l'évolution de l'homme, la valeur qu'il attribue à la puissance, la situation sociale, la fortune, se transforme à ses yeux. Et ainsi, à mesure qu'il évolue, se fait jour en lui un esprit de renoncement que l'on pourrait appeler l'Esprit de Dieu. Il prend conscience graduellement de la valeur vraie de ces belles qualités de l'esprit qui ne changent pas. Dans l'idéal de la monogamie, dans l'idéal de la dévotion à un seul être, réside la reconnaissance implicite que la loyauté et la constance sont les plus précieux des attributs et sont en vérité l'attribut divin de l'homme.

Pour le poète, l'artiste quelque soit son art, pour l'idéaliste, la pensée de l'unique Bien-Aimée fait partie de son être. Avec une sincérité désintéressée il est fidèle à sa vision de beauté; chaque fois qu'une pensée l'éloigne de sa fidélité à l'aimée, il lui semble s'être égaré. Aucune loi sociale ou enseignement moral ne sont nécessaires pour l'enchaîner à sa Bien-Aimée; son impulsion intérieure l'attire à elle.

Il n'est pas rare, à n'importe quelle époque ou quel pays de trouver des cas où un époux, une épouse, privés de leur conjoint, n'ont pu continuer à vivre. Le plus souvent on voit alors l'être affligé vivre une vie morte, être comme crucifié par cette séparation forcée jusqu'à ce qu' il meurt lui-même. Parmi les Hindous, la plus idéaliste des races, le mariage confère une position sacrée à la femme; idéalement elle dépend entièrement de son époux qui la soutient dans toutes les luttes de la vie et pour eux l'idée d'un remariage est intolérable. De tels récits de fidélité furent, parmi les Hindous, honorés à ce point qu'ils firent de Sati une coutume et que les femmes hindoues prirent l'habitude d'imiter dans leur propre vie ces histoires de grande dévotion et, en mourant sur la tombe de leurs époux, d'offrir la preuve de la plus grande des affections.

2

On raconte l'histoire de la femme de Jayadev, le poète de l'âge sanscrit, dont les Ashtapadis ont été chantés depuis des siècles avec un intérêt constant. La femme de Jayadev dut aller à la Cour rendre visite à la Reine, afin de lui présenter ses condoléances, comme il se doit, la soeur de la Reine étant morte en "Sati". La femme de Jayadev resta silencieuse devant la Reine qui se sentit insultée qu'aucune admiration ne soit témoignée au grand idéal montré par sa soeur, ni qu'aucune con-

doléances ne lui soient offertes pour la perte qu'elle-même avait subie en la personne de sa soeur. " Ne voyez-vous pas là la preuve d'un grand amour" demanda la Reine? " En vérité, si...." répondit la femme de Jayadev, mais elle semblait hésiter comme si elle n'avait pas de mots à sa disposition et la Reine garda ce fait en mémoire.

A quelque temps de là, il arriva que le Rajah partit à la chasse au tigre avec Jayadev et la Reine fit avertir sa femme que le poète était mort à la chasse. " Quoi " s'écria-t-elle, "Jayadev est mort?" elle tomba évanouie et mourut ainsi sans reprendre connaissance.

Quand un jeune homme préfère la mort au déshonneur, son idéal est élevé, généreux, mais quand cet idéal devient une coutume, alors il est transformé en idole. Qu'un jeune homme se tue pour un idéal au seuil de la vie semble une chose plus terrible que la coutume de sati; mais en vérité, que l'être humain fasse bon marché de sa vie en comparaison de son idéal n'a rien de terrorisant ni d'horrible; c'est quand la coutume impose un tel sacrifice à l'individu qui ne comprend pas et n'est pas consentant que commence l'horreur.

La joie de la dévotion pour un seul être, la joie qui vient d'aimer au point de se sentir totalement fidèle et sincère à un autre est telle qu'elle ne peut se comparer dans sa plénitude à rien d'autre dans la vie. Cette joie ne peut être connue que de ceux qui sont dévoués dans la voie de l'amour. La vertu de cette plante de vérité et de constance cultivée dans le coeur, se propage par ses branches à chaque partie de la vie et de multiples vertus qui fleurissent constamment et portent les fruits de bonheur et de bénédiction.

Un vers de Hafiz dit: " Mon coeur est si pur dans son amour pour vous qu'en vérité il n'a pas de pureté; car en dehors de vous il n'aime personne". La confusion n'est qu'apparente dans cette pensée: qui aime sincèrement ne peut aimer qu'un seul et cependant l'amour doit se développer, car sinon il dépérit et meurt.

N'aimer qu'un seul être et celui-là en totale sincérité c'est répondre à toute la beauté de la vie et s'ouvrir à elle. L'amoureux véritable rit de celui qui dit: " J'ai aimé, mais ma bien-aimée m'a abandonné et c'est pourquoi je n'aime plus". L'amant véritable, semblable à Aladin, possède sa lumière magique et crée lui-même sa vision de beauté. L'amant véritable comme Majnun crie: Pour voir l'aimée, tu dois avoir mes yeux." Il dit: "O toi qui blâme, qui désespère, et toi qui hais, vous ne pouvez voir".

Un poète anglais écrivant sur le soleil disait:

"Quand le soleil commence à étendre ses rayons,
Sa face se voit de mille manières;

Dix mille choses commencent alors
Et montrent la vie qui est en elles".

et le poète Shams-Tébriz a écrit:

"Quand le soleil montra sa face
Parut alors l'apparence des formes de tous
les mondes;
Sa beauté révéla leur beauté;
Dans sa clarté elles brillèrent
Et grâce à ses rayons nous les avons
vues et sues et nous les avons nommées."

Un sentiment d'amour pur et sincère est une torche sur
le chemin de l'amant. Il lui révèle les mystères de la vie
de même qu'il éveille en écho la lueur de la lumière, l'âme
dans chaque chose créée.

"La Pensée Soufie"

Gérant : Mme.Y.J.Guillaume
27 rue Victor Diederich
92 Suresnes

CCP 1054496 Paris